Première année N° 22 Mercredi 15 février 1865

LA LUMIÈRE POUR TOUS

ADMINISTRATION
Bureau et Direction
A BORDEAUX
Cours d'Aquitaine, 57

M. A. LEFRAISE
Directeur

Les lettres et envois non affranchis sont refusés.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.
Les abonnements partent du 1er avril.
Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix du numéro séparé: A Bordeaux, 10 c.; ailleurs, 15 centimes.

FRATERNITÉ



CHARITÉ VÉRITÉ

Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. (Le Christ.)

Si vous persévérez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité. (Jean, C. VIII, 12 et 32.)

ABONNEMENTS
Bordeaux (ville).... 2 fr.
Départs et Algérie.. 3 »
Etranger continental 5 »
Amérique et pays d'outre-mer..... 7 »

ANNONCES
La ligne.......... 50 c.
On ne reçoit d'annonces que pour les œuvres littéraires et scientifiques.

Le prix de l'abonnement est reçu:
Ou en un mandat sur la poste, au nom du directeur;
Ou en timbres-poste français, plus un timbre de 20 c. pour indemnité d'échange;
Ou en une valeur à vue sur une maison de commerce de Bordeaux.
Toute demande d'abonnement non accompagnée de l'une de ces valeurs, sera considérée comme non avenue.

JOURNAL DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PARAISSANT LES 1er ET 15 DE CHAQUE MOIS

PHILOSOPHIE, MORALE, RELIGION

Dépôts : à BORDEAUX, chez les principaux Libraires;
à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal

OUI,

ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

(Suite.)

Cependant, le moine et l'abbé avaient continué leur route vers le château : mais, arrivés en vue de la grande porte, ils s'étaient arrêtés et avaient ouvert un conseil pour savoir s'il ne fallait pas d'abord aller aux communs et y prendre, afin de faire une perquisition dans les bâtiments, les gens qui, à cette heure, étaient réunis et en train de souper.

Cette proposition avait été émise par le prudent camaldule, et l'abbé était tout près de s'y rendre, quand ils virent une petite porte s'ouvrir, Bonbonne apparaître, et le vieil intendant accourir vers eux autant que son grand âge le permettait. Il était pâle, tremblant, faisait de grands gestes et parlait tout seul.

— Qu'y a-t-il? demanda l'abbé en faisant quelques pas au-devant de lui. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Bonbonne. — Que vous est-il donc arrivé? continua le camaldule. — Il m'est arrivé que j'ai eu une vision terrible.

Le moine et l'abbé se regardèrent.

— Une vision! répéta le moine. — Allons donc! c'est impossible, dit l'abbé. — Cela est, vous dis-je, insista Bonbonne. — Et quelle est cette vision? dites. — Oui. Qu'avez-vous vu? — J'ai vu, je ne sais pas encore bien au juste quoi; mais enfin j'ai vu... — Expliquez-vous, alors. — Eh bien! j'étais dans ma chambre de travail ordinaire, au-dessous du grand cabinet de monsieur le marquis, et communiquant, vous le savez, à ce cabinet par un escalier dérobé. Je feuilletais encore les titres pour m'assurer que nous n'avions rien oublié dans la rédaction du testament, si nécessaire à l'avenir de toute la famille. Sept heures venaient de sonner; tout-à-coup j'entendis marcher dans cette pièce que j'avais fermée hier derrière monsieur le marquis, et dont j'avais la clef dans ma poche. J'écoute. C'étaient bien des pas. J'écoute encore; ces pas retentissaient au-dessus de ma tête. Il y avait quelqu'un en haut! Ce n'est pas le tout, j'entends ouvrir les tiroirs du bureau de monsieur de Chauvelin. J'entends remuer le fauteuil placé devant le bureau, et cela sans précaution, ce qui me semble de plus en plus extraordinaire. Ma première idée est que des voleurs ont pénétré dans le château. Mais ces voleurs sont bien imprudents ou bien sûrs de leur fait. Alors, que faire? appeler les domestiques? ils sont dans les communs à l'autre bout de la maison. Pendant que j'irai les chercher, les voleurs auront le temps de fuir. Je prends mon fusil à deux coups. Je monte par le petit escalier qui conduit de chez moi au cabinet de monsieur le marquis. J'arrive sur la pointe du pied. Au fur et à mesure que je gagne les dernières marches, je tends de plus en plus l'oreille. Non-seulement j'entends remuer toujours, mais encore gémir, râler, pousser enfin des sons inarticulés qui me pénétraient jusqu'au fond de l'âme; car, il faut bien vous l'avouer, plus j'approchais, plus il me semblait entendre et reconnaître la voix de monsieur le marquis. — Etrange! s'écria l'abbé. — Oui, oui, étrange! répondit le moine. — Continuez, Bonbonne, continuez. — Enfin, reprit l'intendant en se rapprochant de ses deux interlocuteurs, comme pour chercher un refuge près d'eux; enfin je regardai par le trou de la serrure, et je vis une grande lueur dans la chambre, quoiqu'il fît nuit close et que les volets fussent fermés et fermés par moi-même. — Après? — Le bruit continuait. C'étaient des plaintes comme un râlement de mort. Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Pourtant, je voulus voir jusqu'au bout. Je fis un effort. Je remis mon œil à l'observatoire, et je distinguai des cierges allumés autour d'un cercueil.— Oh! vous êtes fou, mon cher monsieur Bonbonne, dit le moine en frissonnant malgré lui.

— J'ai vu, j'ai vu, mon père. — Mais vous aurez mal vu, dit l'abbé. — Je vous dis, monsieur l'abbé, que j'ai vu la chose comme je vous vois; je vous dis que je n'ai perdu ni ma présence d'esprit ni mon bon sens. — Et cependant vous vous êtes enfui épouvanté! — Pas du tout, au contraire; je suis resté en priant Dieu et mon patron de me donner la force. Mais, tout-à-coup, un grand fracas s'est fait entendre, les cierges se sont éteints et on est rentré dans les ténèbres. C'est alors seulement que je suis descendu, que je suis sorti, et que je vous ai aperçus. Maintenant nous sommes réunis. Voici la clef du cabinet. Vous êtes hommes d'église, et par conséquent exempts de terreurs superstitieuses. Voulez-vous venir avec moi? nous nous assurerons par nous-mêmes de l'état des choses. — Voyons, dit le camaldule. — Voyons, répéta l'abbé.

Et tous trois entrèrent au château, non pas par la petite porte

qui avait donné sortie à Bonbonne, mais par la grande porte qui avait donné entrée au marquis.

En passant sous le vestibule, devant une grande horloge de famille surmontée des armes des Chauvelin, l'intendant leva la bougie qu'il venait d'allumer.

— Ah! par exemple, dit-il, voilà qui est singulier; il faut qu'on ait touché à cette pendule et qu'on l'ait dérangée. — Pourquoi cela? — Parce que, depuis mon enfance, je la vois au château, et depuis mon enfance elle est invariable. — Eh bien! — Eh bien! ne voyez-vous pas qu'elle est arrêtée? — A sept heures! dit le moine. — A sept heures! répéta l'abbé.

Et tous deux se regardèrent encore une fois.

— Enfin! murmura l'abbé.

Le moine dit quelques mots qui ressemblaient à une prière.

Puis ils montèrent l'escalier d'honneur, traversèrent l'appartement du marquis, fermé et désert. Ces immenses pièces, éclairées par la lueur tremblante d'un seul flambeau que portait l'intendant, étaient solennelles et effrayantes.

En arrivant à la porte du cabinet, leurs cœurs battirent vivement : ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

— Entendez-vous? demanda l'intendant. — Parfaitement, dit l'abbé. — Quoi? demanda le moine. — Comment? vous n'entendez pas cette espèce de râle comme en pousserait une personne à l'agonie. — C'est vrai, dirent ensemble les deux compagnons de l'intendant. — Je ne me trompais donc pas? reprit celui-ci. — Donnez-moi la clef, dit le père Delar en faisant le signe de la croix, nous sommes des hommes, d'honnêtes gens, des chrétiens, nous ne devons rien craindre; entrons.

Il ouvrit la porte, et, quelque confiance que l'homme de Dieu eût en Dieu, sa main tremblait en introduisant la clef dans la serrure; la porte ouverte, tous trois s'arrêtèrent sur le seuil.

La chambre était vide.

Ils pénétrèrent à pas lents dans l'immense cabinet entouré de livres et de tableaux; toute chose était à sa place, si ce n'est le portrait du marquis, lequel avait brisé le clou qui le retenait, s'était détaché de la muraille, et gisait à terre, la toile crevée à l'endroit de la tête.

(La fin au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE

Villenave-de-Rions, décembre 1864.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens, monsieur et bien cher frère spirite, vous soumettre un dessin médianimique obtenu dernièrement chez moi, à Villenave-de-Rions, dans l'inconscience par un médium ignorant dans l'art du dessin, et dans des circonstances très remarquables :

La première, c'est que cet enseignement allégorique a été donné *spontanément* par un médium écrivain, pendant que le médium dessinateur formait, *dans l'inconscience* ces arbustes allégoriques aussi.

La seconde, c'est que le médium dessinateur, n'étant jamais venu dans la localité, et par conséquent dans la maison où a été tracé par lui ce dessin, a néanmoins représenté une partie du jardin dépendant de cette maison.

Rien n'y manque, pas même les tronçons d'arbres mutilés dont les branches furent coupées, le printemps dernier, pour les enter, afin d'essayer par cette opération de leur faire porter de meilleurs fruits.

N'est-ce pas là, M. le rédacteur, une preuve bien évidente que le principal auteur du dessin était l'esprit (invisible pour les spectateurs), qui s'attachait à imiter le mieux possible son modèle, tandis que le médium, lui, agissait aveuglément et mécaniquement.

Sans la connaissance du Spiritisme, les témoins de ce fait ne se seraient-ils pas écriés : O prodige! ô miracle!

Votre bien dévoué frère, J. GUÉRIN.

Si vous jugez le fait assez intéressant pour être rapporté dans les colonnes de votre estimable journal, vous pouvez le faire, M. le rédacteur, en affirmant la réalité des faits que nous attestons par nos signatures.

Le médium écrivain, J. GUÉRIN,
GUÉRIN père,
L'ESPAGNE,
CHATELIER François, *médium dessinateur*.

L'EMBLÈME DE L'HUMANITÉ

DESSIN MÉDIANIMIQUE OBTENU DANS L'INCONSCIENCE PAR UN MÉDIUM IGNORANT DANS L'ART DU DESSIN

« Tout arbre qui ne portera pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » (St-Matthieu, ch. VII, v. 19).

Amis, vous le savez, le Christ nous donna l'exemple de cette vérité par la parabole du figuier. Il fut maudit, non-seulement parce qu'il ne portait pas de bon fruit, mais parce qu'il n'en portait aucun. Il en sera de même de vous, si vous êtes semblables au figuier de l'Evangile, c'est-à-dire si vous ne portez a[illegible]n fruit; car il ne suffit pas d'éviter le mal et de rester comme le figuier dépourvu de tout fruit : il faut encore *faire le bien, produire des fruits, de bons fruits, des fruits de vertu, de sagesse, de charité !*

Oh! mes amis, efforcez-vous donc de rendre fertile le figuier que Dieu a fait croître en vous! Ne laissez pas sa sève végéter sans profit. Que l'arbre de votre corps où votre âme circule comme la sève dans le figuier symbolique, devienne fertile, afin que tous vos frères puissent venir se reposer à son ombre et se rassasier de la succulence de son fruit. Dans ce cas, mes bons amis, vous n'aurez pas le funeste sort du symbolique figuier : vous ne serez pas coupés et jetés au feu de la souffrance morale.

Soyez bénis, enfants de Dieu, qui vous efforcez de faire circuler la sève végétative dans l'arbre de vos corps, en les rendant de plus en plus fertiles, afin que vos frères puissent cueillir la moisson abondante de ses fruits, sur la branche du cœur, sur celle du cerveau, des bras, et, en un mot, sur toute la magnificence de sa tige.

Nota. — Ce dessin médianimique est l'emblème de l'humanité. Vous voyez le figuier vivace et stérile absorber et épuiser, dans l'espace qu'il occupe, les sucs de la terre sans aucun profit. C'est l'image de l'orgueilleux égoïsme, qui ne vit que pour soi, en épuisant aussi, en hideux parasite, la sève sociale. A côté du figuier infertile, et un peu plus loin au milieu des arbres utiles, sont des tronçons d'arbres dont les branches, toujours légères de fruits, sont tombées, après l'épreuve de la vie végétale, sous la serpe vengeresse du jardinier. C'est l'emblème du châtiment que Dieu inflige aux hommes paresseux et égoïstes, en faisant tomber dans le feu de la souffrance morale, après l'épreuve de la vie corporelle, les branches inutiles de leurs corps stériles, pour ne laisser voir dans toute l'horreur de leur nudité que des tronçons mutilés qui implorent la pitié des passants. — Vous voyez enfin les arbres fertiles qui portent du fruit et de bon fruit. C'est à ceux-là que le jardinier apporte tous ses soins et toute sa sollicitude. C'est aussi à ces hommes du bon labeur et de l'active charité que le divin jardinier de nos corps et de nos âmes accordera toutes ses grâces et toutes ses faveurs.

ANTOINE, *esprit protecteur.*

Le dessin qui accompagne cette communication, et que nous avons le regret de ne pouvoir reproduire ici, représente, d'une manière sinon irréprochable comme dessin, du moins très exacte, il paraît, une partie du jardin de M. Guérin, notre honorable correspondant.

A droite, on voit un arbre à la tige vigoureuse, à la cime altière, étendant au loin ses rameaux nombreux, mais dépourvus de feuilles et de fruits; au-dessous, un seul arbre a cherché à croître, mais l'ombre du figuier lui a donné la mort.

A gauche et au-delà de la projection des rameaux de l'arbre stérile, croissent quelques arbres dont le tronc et les branches sont moins vigoureux, mais leurs rameaux sont chargés de bons fruits; à côté de ces arbres, on en voit quelques autres taillés et coupés plus ou moins pour recevoir la greffe destinée à utiliser leur végétation.

Ces quelques explications suppléeront, nous en avons l'espoir, au défaut de reproduction du dessin.

A. L.

COMMUNICATIONS SPIRITES

ORIGINE DE L'AME DANS LA GENÈSE

Médium : Mme Collignon.

Au commencement Dieu créa l'homme, dit la Genèse.
Dieu fit un corps, puis l'anima de son *souffle divin*.

Il divisa ce corps pour créer la compagne de l'homme, et son souffle toujours lui donna la vie.

D'où vient que la femme, sortie des mains du Créateur, matériellement et moralement ait pu faillir? D'où vient que l'homme, ouvrage du Seigneur, ait pu suivre les conseils, l'exemple de sa compagne?

Chassés du lieu de délices qu'ils habitaient, ils errèrent sur la terre. Alors la femme enfanta son fils premier né, Caïn, puis Abel.

Qui donna l'*âme* à ces deux créatures matérielles dont l'origine corporelle provenait de l'homme et de la femme, *ouvrages divins*?

Caïn, dès ses premières années, était sombre, taciturne, jaloux, emporté. Abel, au contraire, avait un naturel doux et conciliant.

D'où provenait cette différence entre deux êtres créés à si peu de distance, sortis de la même souche humaine, ayant reçu une âme du même Créateur?

A l'âge d'homme, Caïn était laboureur, Abel était pasteur. Ils offrirent tous deux un holocauste au Seigneur : celui de Caïn fut rejeté, celui d'Abel accepté. Pourquoi cette préférence?

Cette préférence est motivée par la différence qui existait entre les deux frères, dont l'un était juste devant Dieu, et l'autre coupable déjà par pensée. « Mais au point de vue où s'est placé l'Esprit qui a dicté cette pensée, l'âme provenant de Dieu, ses penchants sont inhérents à sa nature, et l'homme ne devrait pas être puni si ces penchants sont mauvais? » .

Caïn sentit son cœur possédé par la jalousie; il attendit son frère et le tua!

Premier sang répandu sur la terre!

Qui le fit verser?

Caïn, appelé par le Maître souverain qui lui demandait : Qu'as-tu fait de ton frère? répondit : « Seigneur, me l'avais-tu donné à garder? »

Et le Seigneur le chassa de devant sa face, le maudit, lui et sa race, et lui mit au front une *marque sanglante* qui dût le faire reconnaître à tous les hommes!

Expliquez maintenant, si vous le pouvez, les causes de ces événements *emblématiques*, nous nous empressons de le dire. Cherchez, dès l'origine du monde habité tel qu'on nous le dépeint, la justice de Dieu, et vous voyez au premier jour, à la première tentative de création, l'injustice et toujours l'injustice présider à tous les actes.

Dieu créa l'homme et la femme avec une âme faible, facile à entraîner, avec des penchants à l'orgueil et à l'ambition.

Dieu, omnipotent, savait qu'il créait une coupable qui ne manquerait pas de faillir. Ses promesses étaient donc mensongères, ses dons étaient donc un leurre? Il donnait d'une main, sachant qu'immédiatement il reprendrait de l'autre.

Les fils nés du premier homme, à qui doivent-ils cette différence de sentiments qui se manifeste dès le berceau? A Dieu, qui mit dans le corps de Caïn une âme cruelle; qui développa dans lui les instincts sanguinaires qui le portèrent à tuer son frère?

N'est-ce pas le Créateur qui forma cette âme? Le Créateur, doué de toutes sciences, ne savait-il pas que Caïn succomberait aux penchants qu'il avait reçus avant d'être né, et qui germaient en lui dès le sein de sa mère?

Il était donc voué, et sa race avec lui, sans miséricorde, sans rémission, au crime, à la sentence, à l'expiation! Que dis-je, à l'expiation; en est-il? A la condamnation éternelle! Tandis qu'Abel, soumis à des instincts paisibles auxquels il n'a qu'à s'abandonner, arrêté dans son existence terrestre qui aurait pu dévier avec le temps, reçoit la récompense des justes, récompense que Dieu lui a assignée en le formant, car vous admettez que le Seigneur a la préscience, sans cela quel serait son pouvoir?

Voyez, mes frères, dans quelles erreurs, dans quelles fautes vos mauvaises interprétations vous ont jetés. Vous accusez Dieu, ce type de sagesse et de justice, de manquer aux lois les plus simples de la justice et de la sagesse, et quel est parmi vous, pères de famille, celui qui donnerait à son fils un ordre qu'il ne pourrait accomplir, ou un poids qu'il ne pourrait porter, dans le seul but de l'accabler de sa colère?

La figure symbolique de la création de l'homme et de la femme, seuls habitants du monde, fait comprendre l'union qui doit exister entre ces deux êtres destinés à la perpétuation des races. Si Dieu les crée deux, c'est pour qu'ils restent deux.

Le crime de Caïn est malheureusement l'emblême des instincts de l'humanité, et la malédiction qui pèse sur sa tête indique [illegible] incarnés que d'âge en âge ils doivent expier leurs fautes, m[illegible] leurs fautes personnelles et non celles de leurs ancêtres.

Dieu marqua Caïn au front, afin qu'il fût reconnu par les autres hommes, et qu'aucun d'eux ne le tuât.

Avez-vous compris, mes amis, le contre-sens de cette sentence et ses conséquences?

Caïn et Abel étaient les seuls fils d'Adam (Seth, troisième fils d'Adam, n'étant né qu'après la mort d'Abel). Or, quels hommes pouvait rencontrer Caïn? ses fils étaient encore enfants; les fils d'Abel? mais Abel était mort sans postérité.

Ne voyez-vous pas dans ces paroles une preuve frappante de la réincarnation? Une preuve de l'expiation qui suit le crime, et dont le sceau reste marqué de génération en génération *matérielle* sur le front du coupable qui revêt tour à tour ces formes nouvelles pour éteindre la tache sanglante qui le signale aux yeux de ses frères. Comprenez bien tous cette loi dont nous vous parlons sans cesse, et dont nous ne parlerons jamais assez, car sur elle, reposent les fondements de cet édifice que nous construisons, temple de lumière et de vérité.

Sans la réincarnation, rien de juste, rien de rationnel ; avec elle, toute justice, toute espérance, tout amour.

Mais point d'erreur, point d'arrière-pensée. L'homme, Esprit errant ou Esprit incarné, doit progresser sans cesse : c'est une marche lente pour les indifférents, prompte pour les élus (nous entendons par élus, non point des favorisés, mais ceux qui ont le désir de parvenir). Mais c'est une marche incessante. Depuis la formation de votre planète, époque à laquelle vous fûtes jetés en germes informes sur cette terre vierge encore, jusqu'au moment espéré où vous retournerez dans les mondes éthérés où votre perfectionnement vous appelle, vous devez progresser, progresser sans cesse, et ce n'est qu'en passant et repassant toujours par les épreuves variées de l'incarnation, que vous pourrez parvenir au degré de l'échelle.

Que ceux-là qui nient l'incarnation successive présentent un système meilleur. Qu'ils expliquent d'une manière plus satisfaisante tous ces faits inexplicables de vos existences, et nous nous retirerons vaincus!

Nous attendons, mes frères, mais jusque-là croyez. Oh! croyez et espérez! Comme l'insecte qui sort de la terre pour se traîner sur le sol, puis s'enfermer dans sa chrysalide et s'éveiller enfin orné de couleurs séduisantes pour s'élever vers le ciel, vous avez été larves informes; vous avez passé par toutes les phases de la difformité, de la bassesse, de l'ignorance, du crime. Vous êtes arrivés au moment où la chrysalide s'anime sous la main qui la touche; où elle sent qu'en elle, doit se développer une existence nouvelle. Attendez donc avec confiance votre transformation; développez vos ailes, nous vous soutiendrons et, poussés par notre souffle ami, vous vous élancerez vers ces régions bénies où tout est amour, fraternité, gloire et splendeur.

SIMÉON, *pour Matthieu.*

LA MER

BORDEAUX. — Médium : Mr J. C. A. B.

(Suite et fin)

Tout-à-coup le vaisseau fut porté dans la nue,
Puis retomba soudain dans le gouffre béant...
Pendant quelques instants je le perdis de vue,
Mais il revint bientôt flotter sur l'Océan.
Les clameurs redoublaient et se mêlaient sur l'onde
Au bruit plus éclatant du tonnerre et des flots.
Lancé par la tempête et par la mer qui gronde,
Le vaisseau s'entr'ouvrit aux récifs des flots!...
Tout disparut alors et croula dans l'abîme,
Sans que nul en ce lieu pût porter un secours!...
A peine des grands mâts pouvait-on voir la cime;
Le vaisseau submergé s'enfonça pour toujours!!...
. . . .
Un silence de mort suivit cette hécatombe,
Le flot joignit le flot; la tempête cessa;
Et la vague, en passant sur cette immense tombe,
Nivela le sillon que le vaisseau traça...
. . . .

Je bondis tout-à-coup ; il me semblait qu'un rêve
Avait seul enfanté l'horrible vision,
Et, me frappant le front, je marchai sur la grève,
Disant : Seigneur, Seigneur ai-je bien ma raison !...
Mon regard fasciné par la cruelle image,
Cherchait sur la mer calme un vestige apparent
Qui pût à mon esprit affirmer ce naufrage ;
Mais rien... rien qu'un flot pur sous un ciel transparent !...
Cependant à genoux je tombai sur la terre,
Et je priai longtemps pour tous ces malheureux...
J'allais me relever, achevant ma prière,
Quand je vis de la mer, s'élever vers les cieux,
Le vaisseau naufragé !.. C'était l'apothéose
De ce drame accompli sous mes yeux à l'instant.
Telle on voit dans le ciel la vapeur blanche et rose
D'un nuage nacré s'élever lentement ;
Tel aussi le vaisseau montait, montait sans cesse,
Emporté dans l'éther diaphane et vermeil...
Des chants retentissaient, tout remplis d'allégresse ;
C'était des trépassés l'hymne saint du réveil !...
Ce n'étaient plus des cris ni des clameurs étranges ;
Tous les fronts rayonnaient d'espérance et d'amour ;
C'était un chant divin comme celui des anges
Célébrant l'éternel au céleste séjour !...
Et le vaisseau montait s'effaçant à ma vue ;
Il n'était plus qu'un point dans cette immensité ;
Le chant des passagers s'éteignit dans la nue....
C'est qu'ils étaient au port de l'Immortalité !

LE GUIDE DU MÉDIUM, *assisté d'un autre Esprit évoqué.*

NÉCROLOGIE

Il y a peu de jours, le *Charentais* nous apportait une douloureuse nouvelle, la mort d'Abel Janet, dont la renommée comme poète a moins de prix à nos yeux que celle d'homme de cœur et de bien.

Nous avons connu Abel Janet enfant, alors qu'il travaillait sous nos yeux pour s'ouvrir une carrière et nous avons pu apprécier en même temps la douceur de son caractère, la fertilité de son intelligence et les nobles qualités de son cœur.

Plus tard, il nous quitta pour se livrer plus à l'aise aux entraînements de son esprit poétique, et, alors qu'il n'avait encore que dix-sept ans, il faisait représenter sur le théâtre d'Angoulême, sa ville natale, deux de ses essais dramatiques : (*Molière en ménage.— Une Nuit d'Hégésippe Moreau*). Chose inouïe, le jeune poète obtint presque un succès dans son pays.

Nous le vîmes quelquefois depuis cette époque, et, bien qu'il ne fut pas un favori de la fortune, Abel Janet resta toujours doux et bon, honnête et généreux. C'est pourquoi nous mêlons notre voix à celle de ses nombreux amis qui ont apprécié comme nous ses rares qualités de dévouement et d'abnégation.

La dernière fois que nous lui serrâmes la main, il y a bientôt deux ans, le jeune poète n'était pas encore arrivé à la croyance aux phénomènes spirites, mais il en comprenait la philosophie, et il la mettait en pratique, ce qui est encore beaucoup mieux. Aussi ne craignons-nous pas d'affirmer qu'Abel Janet était spirite, spirite de cœur.

En effet, le Spiritisme est tout entier dans l'application et non dans la prédication sans pratique de cette noble doctrine : *Aimez-vous les uns les autres*. Et c'est là que nous puisons la preuve de notre affirmation, écrite déjà dans le journal que nous citons : « Neuf personnes lui doivent de voir encore la lumière à laquelle ses yeux se sont fermés, et deux médailles de sauvetage lui avaient été décernées pour quelques-uns de ces actes de courage accomplis dans sa ville natale. »

Nous ajouterons qu'il est à notre connaissance personnelle que deux de ces actes de dévouement avaient été opérés par Abel Janet avant qu'il eût quinze ans ; et, malheureusement pour ses frères de la terre, l'heure de la délivrance a sonné pour lui alors qu'il atteignait à peine sa trentième année.

A notre appréciation personnelle de l'âme de celui qui ne fut pas doté des honneurs terrestres, nous joindrons celle de l'un de nos honorables correspondants, négociant à Cognac, chez lequel Abel Janet était employé au moment de sa mort. Il nous annonce cette triste nouvelle dans la lettre suivante :

« Cognac, 14 janvier 1865.

« MONSIEUR,

« Abel Janet, notre ami commun, mon frère d'affection, a rendu sa belle âme à Dieu jeudi dernier, 12 du courant, à quatre heures du soir.

« Il fut grand sur la terre par l'âme et le cœur, mais c'est un des grands de la terre qui doivent l'être dans le ciel ; car toute sa vie n'a été que dévouement, sacrifice et douleur.

« Interrogez son nom et priez pour lui avec tous ceux qui pensent aux morts et particulièrement avec celui qui fut son frère et qui vous tend sa main en deuil,

« L. ARNAUD. »

La noblesse de sentiments exprimée dans cette lettre honore autant son auteur que la mémoire de celui qui en est le sujet. Aussi, nous ne doutons pas que tous nos amis se joignent à nous pour accéder à un désir profond si cordialement exprimé.

Bordeaux. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.